



RAWAGE

NUMÉRO 13 - PRINTEMPS 2017

MAGAZINE DE CRÉATION
LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Chers rêveurs, chères rêveuses, amateurs du songe et des balades oniriques ; c'est avec joie que nous vous présentons cette treizième édition du Ravage.

Pourquoi choisir ce thème de Songes et Mensonges ? J'essayerai de vous faire voyager en quelques lignes dans ce que ce sujet peut offrir et représenter pour nous. Tâche difficile je le crains sa qualité principale étant son expérience profondément individuelle.

Nous avons besoin de rêver, de voyager hors de notre perception de l'empirique et du palpable. Chacun d'entre nous se laisse vaquer à son imaginaire et ce quotidiennement. C'est une expérience agréable et saine tout particulièrement appréciée ici à Louvain-la-Neuve : nous rêvons d'avenir, d'Erasmus et de guindailles, de découvertes scientifiques, de grands concepts philosophiques... Et de tant et tant encore.

Eh oui, même si nous mentons aux autres et à nous-mêmes de temps en temps, il est plaisant de se laisser tomber dans le panneau, de jouer le jeu. Pour illustrer mes propos, je citerai l'écrivain français Louis Ferdinand Céline : « Le mensonge, ce rêve pris sur le fait ».

Et l'art dans tout ça ? Créer c'est faire apparaître son imagination par une photo, un dessin, une poésie, c'est le plaisir de se laisser rêver.

Je tiens à remercier vivement tous les artistes en herbe et les amateurs de Rodin, qui comme son « Penseur » n'hésitent pas à puiser dans leurs esprits inspirés leurs créations et à nous les envoyer, c'est grâce à vous que nous pouvons profiter de ce magazine.

Alors est-ce que les rêves doivent être interprétés, est-ce la « voie royale vers l'inconscient » ? Désolé Sigmund, ici on n'interprète pas, on crée et on vit nos rêves !

Bonne lecture, Louis pour le Ravage

*Tu voudrais partager tes créations, oeuvres, dessins, textes,... ?
C'est maintenant possible ! Découvre la création furieuse sur
ravage-magazine.wixsite.com/Ravage*

*Un endroit où publier tes idées et sur lequel, si tu nous séduits tous,
tu peux remporter le grand prix du Ravage (place de théâtre ou autre) !*

RAVAGE MAGAZINE EDITEUR RESPONSABLE : TOM DUTERME passage des Dinandiers 3/301 - 1348 LLN
IMPRIMEUR : Diffusion Universitaire Ciaco (DUC)
COMITÉ : Adriaens Lynn, Allemon Adrien, Baudhin Merry, Charlier Tanguy, Duterme Tom, Gerbaux Louis, Roels Nuria, Roulet Ludmilla, Wilcox Anne-Claire
AUTEURS ET ARTISTES NUMÉRO 13: PASCAL DANDOIS, NICOLAS LAURANT, SOLNY DOTTIR, MATHILDE QUENTIN, TANGUY CHARLIER, JULIEN BERNARD, LOUIS ROUSSEAU, EMMAUELLE DORION, FLORIAN BANDIN, FA BAMOVSKA, DARIA ALEXANDER, CLAIRE MATHOT, EMMAUEL ET RAFAËL TINTI / MISE EN PAGE ET PHOTO DE COUVERTURE : JTATS J2MPS NAVID O'LARI
TOUS CERTIFIENT ÊTRE LES AUTEURS DES TEXTES, DESSINS ET PHOTOS PUBLIÉS SOUS LEUR SIGNATURE ET EN ASSUMENT L'ENTIÈRE RESPONSABILITÉ QUANT AU CONTENU.

RAVAGE 13 SONGES & MENSONGES

NOUS NE SOMMES PAS DES AUTEURS NI DES ARTISTES
PROFESSIONNELS, RESPECTEZ NOS OEUVRES !

Nous vous rappelons qu'en vertu de la loi, les auteurs disposent sans aucune mesure spécifique de tous les droits concernant leurs œuvres respectives. Cela signifie, entre autres, l'interdiction pour tout tiers de copie, partielle ou complète, redistribution ou modification des dites œuvres, et ce, pour tout pays, sans l'autorisation expresse de son auteur. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter la loi belge du 30 juin 1994 sur les droits d'auteur et droits voisins.

BILLET D'HUMEUR

par *KDEMQN*

Le silence est l'élément dans lequel se façonnent les grandes choses. - Thomas Carlyle

La nouvelle création sourd de derrière une membrane.
Le poème, la sculpture est cachée dans un œuf.
Une naissance est difficile. C'est tellement dur.
Tu es vulnérable, seule.

Le déni de grossesse est fréquent. La fécondation est inattendue, inaperçue. C'est une scène, une pensée, anodine. À l'intérieur, une machine glougloute, croît et se multiplie. D'un germe, un être complet se forme. Chaque rime, chaque trait se dessine sous l'inconscient. Il demande qu'on le nourrisse de mots et de symboles. Bientôt il gigote, de plus en plus pressant. Les mains, sans repos, cherchent comment s'exprimer, hurler leur création. La victime assiste à une crue dont elle ne connaît souvent ni la nature ni l'origine. Celle qui reconnaît son besoin est plus désespérée encore : elle n'a aucune idée de comment mettre au monde sa chanson, sa nouvelle. Des bribes sortent, en appelant le reste, en convoquant le chef-d'œuvre quotidien.

L'artiste aimant se met dans la bonne position, dans un endroit quiet et calme. Son travail prend des heures, des jours. L'enfantement est cruel. Des traits partent, les mots sont effacés, la membrane se déchire, la vision du nouveau-né est insoutenable. Le travail est souillé de sang, de larmes, de sueurs. Le nouveau-né doit encore être nettoyé, « cared for » et vieilli. Élevé.

Dans le silence de la maternité, seule et épuisée, la mère accepte son enfant de douleur et de félicité.

Non. L'exemple est mauvais. Reprenons.

Créer c'est construire. L'« idée » de l'œuvre (dans le sens « production », « ouvrage ») est là mais les blocs pour la « réaliser » ne viennent pas de nous. Le germe est idéal, et sa création est nécessairement réelle. Il y a à bâtir. Des villes et des cathédrales, des champs, des palais. De la démesure de fer et de pieds. Il y a là des sagas millénaires murmurées sous les ans. Des mosaïques de vers, de châteaux sous le vent. Citadelles magnifiques à l'huile, l'encre et la chaux. Gravures mirifiques de cuivres, d'or, des tableaux. Temples immémoriaux, fresques imputrescibles, peuples florissants d'artistes révévés.

La grandeur des hommes, hauts faits déclamés. La puissance célébrée de palais enchantés !

Ô bâtisses célèbres, bijoux d'humanités !

Entre leurs arcades blanches, dans le silence seulement rompu de leurs fontaines discrètes, quelque chose de grand mûrit sous une main experte.

Non, toujours pas. Ce n'est pas construire.

C'est déconstruire.

C'est brûler sans vergogne les fermes et les statues. Piller, détruire, violer, des empires, des gravures. Raser les ruines d'une ville et éparpiller les cendre de ses poètes qui jonchent le sol meurtri. Son sang sera l'encre d'une finesse plus grande encore.

Créer c'est démolir. Décimer les habitudes et lacérer les banalités. Passer outre l'ancien et le transmuter, l'évacuer. S'insurger contre la vieille mélodie et vociférer sa nouvelle poésie. Sentir le soufre, la fumée, voir au-delà, symboliser, enterrer les cendres. Sentir le sang et la douleur des palais oubliés, regrettant d'une voix claire et pure ses perfections débitées.

Grogner, se battre pour une miche, une plume, arracher des mains, rejeter tout.

Ah ! LES RAVAGES !

Réclamer son existence par les poings, le métrage, la fourche, le marteau.

Et quand la bataille finit, avant qu'on prépare la suivante, dans le silence interdit du champ qui couve les derniers foyers d'incendie, dans ce silence, des choses sourdes se conjurent.

Déconstruire, débâter, toutes les structures en soi. Conquérir ses limites et les asservir. Par fureur ou par choix, à tout prix, créer pour voir une ombre, un filigrane, une trace de soi. Une trace laissée en liberté, vivante, sur papier, respirante. Tout ce que j'écris, je peins, je modèle, c'est un horcruxe, un testament de moi. La membrane déchirée, non seulement par l'essor d'une vie nouvelle, mais surtout par le cri de douleur d'une âme orpheline.

LE GLORIEUX SUPERFLU

La bruine qui entame l'os
Mais qui réconforte les yeux,
A ce crépuscule ennuyeux
Donne une parole ; un logos.

Fondu aux reflets albinos,
Comme un vieux film présomptueux :
Panorama industriel
D'épaves qui se muent en carrosses.

Je me sens ici mieux qu'un prince.
Ce dépotoir est ma province,
Je suis le diacre des exclus.

Deux arrogants me dévisagent,
J'entends qu'ils me font cet hommage :
« C'est le paumé, le superflu » !

Tanguy Charlier



Nous étions cet étrange mouvement, qui divaguait dans de rêches montagnes, en perte de nos corps. Nous étions ces silhouettes abîmées, aux chairs contaminées d'une profonde déliquescence. Nous incarnions ces peaux lépreuses, laissées à un automne excessif. Il aurait fallu capturer nos oreilles et nos nez, dégoulinants d'un pus blafard, et les mettre en bocal. Nous nous serions enivrés du formol, en redoutant ce mystérieux florilège de batraciens en tous genres qui nous serviraient de voisinage, entassés par dizaines dans de petites prisons de verre. Si seulement ! Au lieu de cela, nous étions condamnés à la dérive de nos organes désolidarisés, à l'image de nos yeux qui semblaient attendre leur heure pour fuir ces visages infects.

Nos cimes nonchalantes se fanaient dans le lointain, trébuchant dans la boue chaude et moite qui sévissait sous cette pluie bévue de septembre. « Nulle ombre sous le soleil bleu ! », s'exclamait le guide de notre piètre troupe. De son bâton, substitué à un échelas, il martelait les trainards, jacassant les mêmes grossièretés ennuyeuses. Nous mourrions d'envie de vivre, pour mieux achever cet ignoble mâle alpha. Il ne nous restait guère de doigts, ceux-ci s'échappant dès que nous voulions nous hisser à quelques caillasses au hasard des ascensions. Le corps de l'un d'entre-nous s'évada lui aussi, à la rencontre du sol, plusieurs mètres en contrebas. Une symphonie de brisures s'offrit à nos oreilles purulentes, et il fallut construire un brancard, aussi risible que ses porteurs.

Enfin débarqués dans une ville, nos fûmes annoncés par les minces clochettes qu'agitait notre maître, ayant revêtu un large manteau pour l'occasion. Les autres se contentaient de s'écarter, ne nous accordant pas un regard, comme si notre contagion s'étendait jusqu'à la vue. Il fallut nous trouver un logis, et les escarres qui poussaient sur les cuisses de certains d'entre nous compliquèrent la tâche. Nous finîmes par investir une minuscule chambre de bonne, et laissâmes le lit au blessé, lui jurant qu'on ne le porterait pas un jour de plus.

L'autophilie était notre dernière source de jouissance physique, et nous nous y adonnâmes ensemble. Parfois, la peau s'effritait sous la cadence régulière de nos paumes, mais seul comptait le liquide visqueux qui s'échappait de nos sexes. Un malheureux avait perdu son membre dans la matinée. Il l'avait transporté des deux mains toute la journée durant, croulant sous les larmes, avant de l'abandonner à une poubelle publique. Il dût se contenter de regarder nos émois.

De notre fenêtre, nous pouvions assister à une fête, dans l'appartement voisin. Nous avions connu les jeunes gens qui y prenaient part, il y a de cela un temps. Avant que nous ne partions, en quête d'on ne sait quoi, ce mystérieux on ne sait quoi. De vérité ? Elle s'enfuit à tire-d'aile... Nous nous offrîmes aux idées, laissant notre peau se morceler et nos organes s'assombrir. Eux, ils étaient là, vivants, buvant, riant. Nos ombres chétives se prirent au jeu du voyeur, en prenant soin de nous cacher de leurs yeux. Les noctambules jamais ne nous remarquèrent. Ils n'auraient pas reconnu nos visages, tant ceux-ci étaient altérés.

Conscients que la source de notre maladie était profondément ancrée dans nos personnes, nous nous décidâmes, lors d'un aparté qui dura tout le long cours de cette nuit étouffée. La plupart utiliseraient leurs ongles lacérés, tandis que les autres, ayant cerclé leurs moignons de tissu, recourraient à leurs dents cariées. Nous commençâmes au crépuscule, tandis qu'en face la fête s'endormait dans ses dernières conversations. Nos hurlements percèrent le jour. Nos membres, nos tissus, nos poils, se mélangèrent dans une drôle de bouillie, faite de rouge et de barbaque nauséabonde. Je ne reconnus, au milieu des bouts de nous, que mes lèvres gercées, qui semblaient retenir ces simples mots : *nos corps, décomposés, s'embrassent encore.*

Julien Bernard

La plume Перо

J'arrache encore une plume de mes ailes,
Les lettres sont chaudes dans le dos de la veille,
Les plaies autant longues que le sombre matin,
Mangées par la peau desséchée par le temps ;

Pourquoi ces pensées dans l'écorce brûlée
Là où le temps purge des jours aveuglés,
Là où personne n'est et personne ne viendra,
Là où la glace pure dans ma paume ne fondra ;

Rouler la conscience en une boule de laine,
Jeter une pelote pour qu'elle roule en arrière,
Pouvoir s'arrêter au carrefour des chemins,
Ne pas en choisir un car tout est en vain ;

Le rêve se condense et s'écoule dans l'aurore,
Le jour immobile est caché dans l'acier,
Attendre des siècles comme attendre une heure,
Fossile dans l'écorce de l'ambre enterré.

Вырываю ещё одно перо из крыла,
Буквы горячи и рана в хребет вросла,
Шрамы строчек с утром одной длины,
На иссохшей коже почти что и не видны;

И зачем мне мысли, зачем меня жгут они,
Там, где время в вечность сливает слепые дни,
Где никто не придёт, никто и не мог прийти,
Где не тает лёд в обожжённой моей горсти;

Приручить сознание, свернуть в шерстяной клубок,
Взять его и катить по тропинке вспять,
Добежать до распутья проросших листвою дорог,
Выбирай – не хочу, да не стоит и выбирать;

Сон сгустился и медленно стёк в рассвет,
Застывает завтра, зарюют его в золе,
Замереть на час, переждать миллиарды лет,
Чтоб оставить след в поглощённой землёй смоле.

DARIA

«Songe et mensonge».

Le visage angélique, le sourire aux lèvres,
je t'é gare.
En douceur, je divise pour mieux te manoeuvrer.
Je débats et j'approuve un discours gorgé de
faussetés pour t'apprivoiser.
J'endors tes neurones par mes ordres,
par tes gestes répétitifs au boulot,
ou plutôt dans ton ridicule travail que je vante!!!
Je t'empêche de réfléchir, tu es mon exécutante.
Je suis la gagnante, tu es la perdante.
Mon oxygène : «Le Pouvoir».
Un pouvoir, je l'avoue à voix basse dans mon
intérieur secret, reconnu grâce à ton travail
mais cela personne ne le sait!!!
Tu es dans l'ombre, je suis dans la lumière,
je suis à la tête.
Toi, pauvre idiote, il ne te reste que le rêve
dans ta petite tête pour faire la fête.

©Fa.Bamovska

Why does rain fall on the Earth
 Because when no-one sees
 Brussels
 Rises to the skies
 Tears through the clouds
 Churches shoot hail
 And then the pavement
 Begins to flow
 Down through the air
 Playfully hailing stones
 From underground prisons
 Grain flies away
 And birds swim in beer
 And when
 Fleeing the slippery shards
 Of windows hewn by the rain
 I understand
 Why
 I love
 The eternal Belgian autumn

— ALEXANDER —

Elle l'avait toujours su ... Cela se terminerait mal et ce serait long, très long !

Petite, un lapin blanc blotti contre elle, elle passait ses journées à attendre le retour de son père, chapelier de son état.

Sa mère, colérique et cardiaque, jouait aux cartes, mélangeant piques et trèfles avec une mauvaise foi évidente.

Comme elle tardait à grandir, on lui avait fait ingurgiter un tas de potions soi-disant magiques, dont certaines à l'extrait de chenilles. Sa croissance avait alors explosé, rien ne pouvait plus l'arrêter.

A vingt ans, du haut de ses deux mètres trente, elle avait croisé le chemin d'un photographe un peu bizarre, écrivain à ses heures et mathématicien. Elle l'avait aimé, avait espéré ... mais il n'avait fait que passer ...

Aujourd'hui, à cent un ans, un gros matou sur les genoux, elle passait ses journées à rêver, souvent éveillée. Soudain, une voix la fit sursauter: «Alice, dépêchez-vous! Vous allez encore être en retard, c'est l'heure du thé».

Solny Dottir —

FUSION

Ma voix peut-être aujourd'hui
Triturée, disséquée au scalpel,
Parodiée, interprétée, fumée,
Torturée, quantifiée, banalisée
Par mille autres voix et
Voies d'aujourd'hui
(en cela j'entends la machine)
Que peut-il me rester après tout cela ?
Ma propriété s'efface et
Je vis à crédit, souvent...

Nicolas Laurant

DÉLUGE

RIEN DE CRUEL QUE L'ACIER
QUI FEND DE L'AUTRE À LA RIVE
ET GRONDE AVANT LE NOIR
SUR LE DÉSERT QUI PLOIE
LE CŒUR COMME ON L'A VU
STUPEUR DU CRI FIGÉ

LE MONDE SA GÉNUFLEXION
DANS LA TORPEUR L'ATTENTE VISQUEUSE
QUELQUE CHOSE DE L'ESSENCE QUI BRÛLE
SANS RIEN QUI VIENT
VEINES TENDUES EN CERCEAU
AU BATTEMENT DU PRESQU'ORAGE

LENT ÉCARTÈLEMENT
LE HÉROS NE SE RELÈVE PLUS
SES ASPÉRITÉS RAVALÉES
ET SON SILENCE DE GRÈVE
RAUQUE COMME LE RETRAIT

MAIS LES ARBRES APRÈS LE DÉSERT
QUAND LE PREMIER RÊVE LES ANIME
IMPIES ET MUETS
VERTS DE FIÈVRE SE DRESSENT
AVEC LEURS SABBATS ET LEUR FOUGUE
À BRISER ET MOURIR
DANS LES SALVES DE PLOMB
DE LA GRANDE RÉVOLUTION AVEUGLE

Emmanuelle Dorion

Puisque je ne peux plus écrire,
Je chanterai

Je ne me tairai pas
Je dirai le soleil de Jurmala
Les poussières des murs rouges
Et les bateaux bleus d'Essaouira

L'amour à Rome
La grâce à Florence
La hâte des New-Yorkais
Et le bonheur de vivre à Montréal

L'espoir et la chaleur du Pirée
Le golfe bleu, les grues dans le couchant
L'air marin
Et l'air buté des corsaires d'Hydra
L'invisible de Spinalonga
Les délires de Lesbos

Je dirai tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai fait
La blancheur de la très classique Salzbourg
L'ardeur de Munich
La dignité éternelle d'Edimbourg

Les hommes ne chantent pas
Ils hurlent
Aux portes de l'Europe
Aux grilles magyares
Aux refus macédoniens
Au dédain turc

Ils n'hurlent pas pour entrer
Ils n'hurlent pas pour toucher, pour espérer, pour rêver
Ils n'hurlent pas pour avoir, pour voler
Ils hurlent pour quitter

Ils quittent sans cesse
Et leurs mains sont transpercées
Leurs pieds sont cloués
Au nez et à la barbe du brave homme qui déclame
« On ne peut pas, non
On ne peut pas, non
Oh, on ne peut pas accueillir toute la misère du monde ».

Clair Mathot

MALADIE MENTHE A L'EAU Ou MALADIE MENT...ALLO, DOCTEUR? Ou QUAND SERT UN CANCER Ou UNE HISTOIRE DE FLOU

N'était-ce qu'une énième péripétie morbide de sa putain d'hypocondrie? Après cette cécité angoissante purement imaginaire qui l'avait guetté une semaine, cette paralysie fantasmée des membres due à une sclérose de la moelle épinière entièrement fictive, j'en passe et des meilleurs (souvent ça le prenait quand il regardait malencontreusement un reportage médical, à la suite duquel il était quasi-certain d'avoir choppé la pathologie dont il était question, mais il ne pouvait s'empêcher de regarder ces programmes. Un jour il alla même jusqu'à se demander pendant de longues minutes si lui aussi n'était pas atteint de trisomie 21, jusqu'à presque s'en persuader), le voila qui se sentait bel et bien cinglé au sens clinique du terme, c'est à dire complètement schizophrénétique s'il en croyait le n'importe quoi hallucinant qui se passait dans son esprit; à l'intérieur duquel il ne distinguait plus vraiment de ce «réel» le vrai du faux.

Et il voyait des trucs bizarroïdes dans un genre: «floutage de visages» un peu comme aux infos quand on censure pour x raison la gueule d'un type ou d'un gosse. Sauf que là, ça n'était pas sur un écran de T.V. mais «vraiment» devant ses yeux, sinon bien sûr, en exclusivité dans ses pauvres, ses maudits neurones à la con.

Accompagné par ses symptômes il alla voir pour la 100millionième fois son médecin habituel s'attendant à s'entendre dire pour la 100millionième fois le mot expliquant tout: «psychosomatique » (la folie psychosomatique est-ce que voilà quelque chose d'inédit?)

Ou alors, un truc comme «quand on se demande si on est fou c'est qu'on est sein d'esprit» bref ce genre de connerie. Cependant le toubib contre toute attente l'envoya faire pléthore d'exams.

A la suite desquels le docteur lui dit de but en blanc: «Vous avez un cancer!» La voila l'explication se sentait bel et bien cinglé au sens clinique du terme, c'est à dire complètement schizophrénétique s'il en croyait le n'importe quoi hallucinant qui se passait dans son esprit; à l'intérieur duquel il ne distinguait plus vraiment de ce «réel» le vrai du faux. Et il voyait des trucs bizarroïdes dans un genre: «floutage de visages» un peu comme aux infos quand on censure pour x raison la gueule d'un type ou d'un gosse. Sauf que là, ça n'était pas sur un écran de T.V. mais «vraiment» devant ses yeux, sinon bien sûr, en exclusivité dans ses pauvres, ses maudits neurones à la con. Accompagné par ses symptômes il alla voir pour la 100millionième fois son médecin habituel s'attendant à s'entendre dire pour la 100millionième fois le mot expliquant tout: «psychosomatique » (la folie psychosomatique est-ce que voilà quelque chose d'inédit?) Ou alors, un truc comme «quand on se demande si on est fou c'est qu'on est sein d'esprit» bref ce genre de connerie. Cependant le toubib contre toute attente l'envoya faire pléthore d'exams. A la suite desquels le docteur lui dit de but en blanc: «Vous avez un cancer!» La voila l'explication se sentait bel et bien cinglé au sens clinique du terme, c'est à dire complètement schizophrénétique s'il en croyait le n'importe quoi hallucinant qui se passait dans son esprit; à l'intérieur duquel il ne distinguait plus vraiment de ce «réel» le vrai du faux. Et il voyait des trucs bizarroïdes dans un genre: «floutage de visages» un peu comme aux infos quand on censure pour x raison la gueule d'un type ou d'un gosse. Sauf que là, ça n'était pas sur un écran de T.V. mais «vraiment» devant ses yeux, sinon bien sûr, en exclusivité dans ses pauvres, ses maudits neurones à la con.

éclatante après cette annonce, enfin paradoxalement il se sentait vivant, rempli, on ne peut plus heureux face pourtant à la mort plus que probable qui s'annonçait imminente. C'était donc ça qu'il lui fallait, dont il avait besoin absolument, une bonne vieille maladie bien grave et bien réelle pour vivre, lutter, se battre.

- J'ai parlé de votre cas à un collègue et ami cancérologue, ajouta son docteur, je vous ai pris un rendez-vous, voici l'adresse...

Il se rendit joyeux (en inventant pour rire, des jeux de mots dans sa tête: «Il est très gros et s'invente des maladies, c'est un «hypopotamecondriaque», il vit dans la mer et se croit malade; c'est un «hypocampecondriaque»). Au cabinet du spécialiste avec son dossier médical. C'est en y arrivant qu'il constate, qu'on ne l'attendait point, pas de trace de moindre rendez-vous. Le cancérologue le reçut cependant entre deux patients plus ou moins moribonds, il regarda attentivement scanners et autres radios pour lui dire: «Mais monsieur, vous n'avez rien du tout.» L'effroi s'empara de lui d'autant plus que le cancérologue n'avait jamais entendu parler de près ou de loin de l'autre médecin chez qui le soigneur de tumeur pour en avoir le cœur net fit téléphoner sa secrétaire. Elle entra par la suite pour dire que le toubib de notre héros lui avait affirmé n'avoir pas pris pour lui le moindre rendez-vous et n'était pas au courant d'un quelconque cancer le concernant.

C'est là qu'il péta radicalement les plombs, qu'il se mit à geindre, pleurer, gueuler et à dire des incohérences; il avait perdu à tout jamais sa précieuse maladie: Direction donc: hôpital psychiatrique *ad vitam aeternam*...

Il avait été en vérité le jouet d'une odieuse manipulation de la part de son médecin généraliste. Celui-ci agacé par ce patient par trop «collant», s'était amusé à jouer en quelque sorte «psychiatre» et avait profité de l'occasion pour tenter sa petite expérimentation, une expérience qu'il trouva d'ailleurs très amusante et parfois il en rigole encore en y repensant.

PASCAL DANDOIS

HIVER

Ce n'est pas très grand, et le congélateur ne marche plus. Elle ouvre la porte en parlant. Elle a des lunettes sur la tête.

*

Je tourne en rond comme un avion en plein pic de crash. Il y a un Velux, le plancher est brun.

*

Je m'écris un mot pour le printemps dans la buée de la vitre.

*

Le bureau se déroule comme du papier cadeau et en-dessous il y a le matelas.

Pieds nus. Pieds, nue ? Peut-être on pourra dire ses mots de moi en sortant d'une douche ; il faut alors être une femme. Absolument. Sinon cela n'a pas de sens.

*

La Mecque doit être par-là, derrière la grille d'en face, de l'immeuble d'en face, la raison pour laquelle le Soleil est grillé lorsqu'il passe au-delà de moi pour illuminer le bureau. J'aimerais des lois différentes et une lumière pleine, jolie, qui sait éviter les grilles, les barreaux...

Le Canada doit être de l'autre côté.

*

Il est grand. Il a dit merde en se levant, je faisais semblant, endormie pour de faux. Il a craché, puis il s'est rappelé qu'il était chez moi, alors il a fait du bruit en cherchant du sopalin.

*

Je me suis coincé le doigt en tournant mon index dans mes cheveux, après j'ai mis un quart d'heure à le retirer. Occupée à éviter la douleur, j'ai arrêté de réfléchir.

*

J'ai mis le miroir à côté de la douche. Ça n'agrandit rien du tout et j'ai peur d'être trop joyeuse maintenant, de le casser en chantant. Ou d'être triste et de le casser en silence. Histoire de le laisser mourir d'un coup.

Miroirs, Miroirs, Mirwart, Château de Mirwart...

*

Je vais garder les livres dans la caisse, et en mettre un seul par cube.

Je ferai des rotations, antihoraires. Ce sera spécial. Et moi ? Sûre ?

*

Je reste assise à l'opposé du radiateur.

En combien de temps la chaleur m'atteint ?

*

J'ai essayé de planter des stalagmites et des stalactites sur le rebord de la fenêtre avec ma bouteille d'eau. Aucun succès.

J'aurais pu être la tête derrière la grotte. Derrière la vitre.

Plus proche des ours polaires.

*

J'ai mis mon dictionnaire des synonymes dans le congélateur.

Il m'apprend la différence entre vanité et orgueil, mais je n'ai pas de public pour tester la chose.

*

Ils viennent tous me dire que j'ai des choses à faire. Quand j'ouvre les yeux ils ne sont plus là.

*

Une fois mes mains l'une contre l'autre, les yeux clos, j'ai entendu The Korgis.

*

Après le repas, je passe mes mains au-dessus de la plaque. L'air est écarté en vagues successives. De ma bouche vient un bruit de magicienne, des mots inconnus qui devraient être de la magie.

*

Si on passait le quartier au napalm, les gens se diraient : j'étais à la laverie, pour ça que j'ai pas entendu l'explosion.

*

Devoir choisir entre la tête et les épaules et ne pas y parvenir. Sommeil de frissons.

Levée en impératrice romaine, puisque la couette trop courte fais une toge, puisqu'on n'a pas froid de ce côté du mur d'Hadrien, puisque le PCF, puisque l'AMOUR !

Retomber.

*

Quelque part, celui qui écrit ça se sent bien grâce à moi. C'est ce qui compte.

Bonjour mon vieux ! C'est de moi que tu parles. Saupoudre de la neige, elle permet de se distraire au calme. Parfois, tu sais, le vent la fait tourner, alors les plus attentifs écarquillent les yeux.

Ce qui compte, écarquiller.

*

Me maquiller : sentiment délicieux, juste avant les dernières retouches, de ne jamais les accomplir. Laisser en suspens les choses, offrande à tous mes retards, tous mes engagements non honorés, où est ma confiance maintenant ? Dire, je suis quelqu'un de fiable, juste avant de rompre.

*

Je faisais un début de trait d'humour et il a dit « comment ça ? », alors j'ai laissé un blanc puis changé de sujet. Je devrais noter les points dans un carnet.

*

J'ai vu Papa et Maman sur Skype. Maman avait la grippe, elle avait l'air de s'entraîner à fumer à travers un trou dans la gorge. Papa a parlé de choses sans intérêt avec un rictus et en se tordant les mains. Non, je ne sors pas tous les jours prendre l'air. Oui, ça fait plusieurs mois sans les prendre.

*

A la bibliothèque, j'ai cherché un Victor Hugo avec un gamin pendant trente-cinq minutes et ensuite je me suis rappelé que c'était un Dumas. Dong-Fui s'est foutu de moi toute l'après-midi. Il va encore se la ramener avec sa « mémoire eidétique ». Moi au moins je peux rouler des pelles dans la rue sans risquer de me faire tabasser. Abruti de gay.

*

Je ne suis pas homophobe. Je devrais rayer la note du dessus. Si jamais on sort la phrase de son contexte, genre à la télé vénézuélienne, je ne saurai répondre qu'en très mauvais anglais I don't find gay uncool. Quelque chose comme ça. Je n'arrive pas à faire l'accent britannique. Celui qui donne aux lèvres un petit quelque chose de superflu.

AUTOMNE

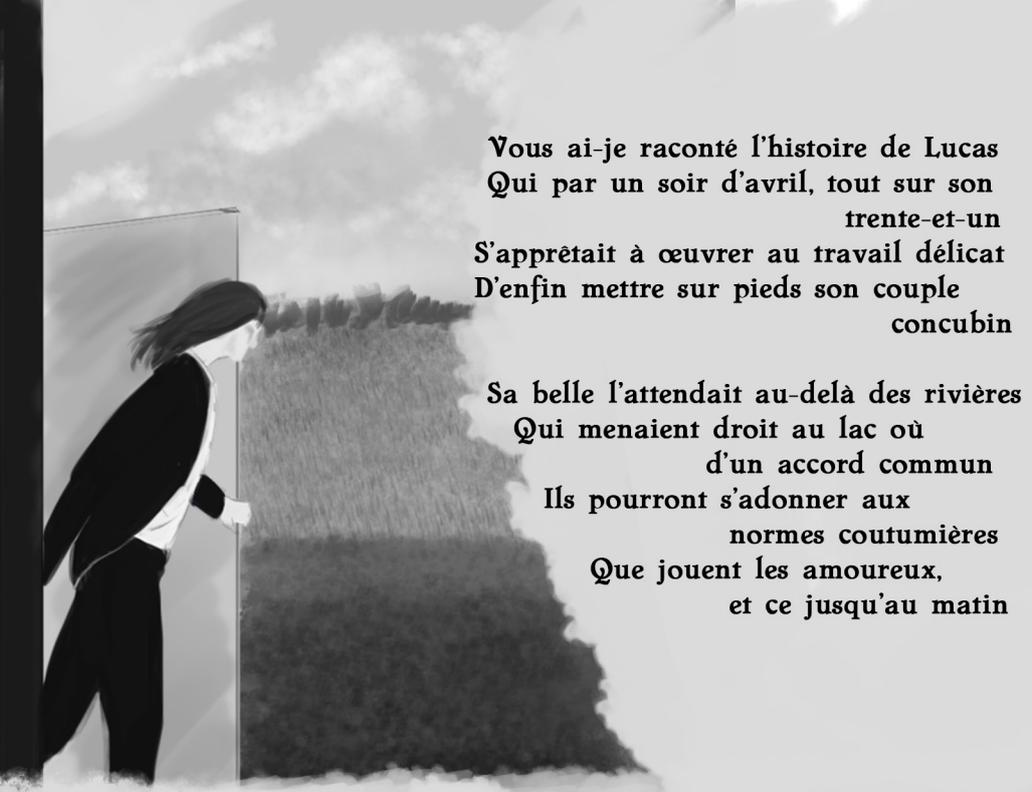
(Dernières lignes du livre après l'année entière)

J'ai repris l'endroit, je ne l'avais pas noté mais j'ai reconnu l'orange, le vieux livre de poche et peut-être la cannelle ou la poudre à canon. Il y a le parfum que prennent les choses refermées.



Vous ai-je raconté l'histoire de Lucas
Qui par un soir d'avril, tout sur son
trente-et-un
S'apprêtait à œuvrer au travail délicat
D'enfin mettre sur pieds son couple
concupin

Sa belle l'attendait au-delà des rivières
Qui menaient droit au lac où
d'un accord commun
Ils pourront s'adonner aux
normes coutumières
Que jouent les amoureux,
et ce jusqu'au matin



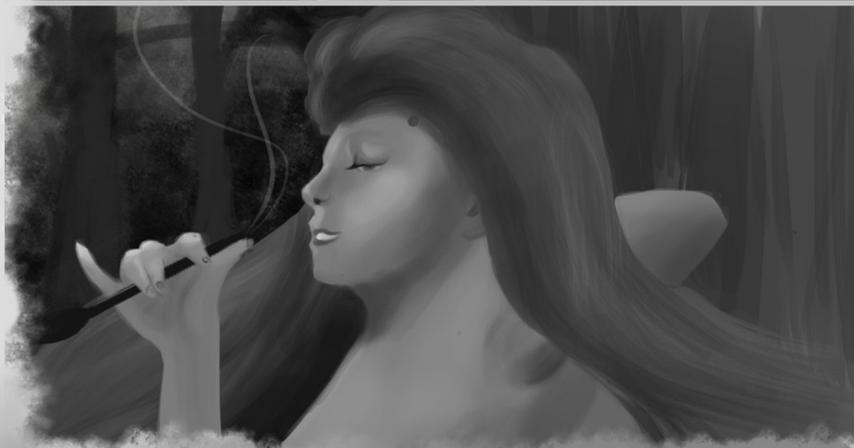
Chemin faisant en sifflotant au gré des vents,
Un hasard incongru lui fit croiser Maria.
Le ver ventripotent observait les passants;
Adossée à un chêne, en fumant son houka.

- « Belle-Dame, bonjour ! » La salua Lucas
Maria, d'humeur taquine, fit de sa voix mesquine
- « Mon cher ami bipède, que viens-tu faire par-là ? »
- « Je m'en vais vers le lac, y voir ma Messaline. »



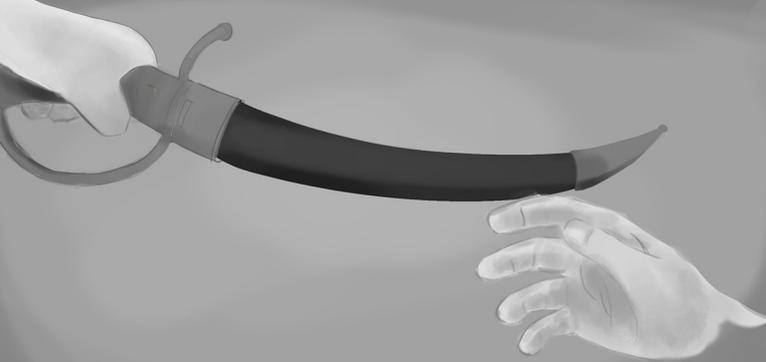
Crachant des fumerolles au pigment vert luisant
La chenille un instant observa l'horizon
- « Tu es naïf et sot, bien jeune et tout frinçant
L'amour que tu chéris n'en est qu'à son cocon. »

- « Je ne te comprends pas. » Lui rétorqua Lucas
- « Comme dit Absolém, ne t'en vas pas en guerre
L'esprit azimuthé ou le cœur maladroit
Tu t'en apercevras, foi de lépidoptère ! »



Lucas qui s'apprêtait à quitter la forêt,
Plongé dans ses pensées, méditant ces maximes,
Fit face à une épave, ou ce qu'il en restait,
Son visage était dur, son humeur cacochoyme.

- « Arrête-toi un peu et prête-moi du feu. »
Le vieil homme fatigué, faisait peine à lorçonner.
- « Mon brûle-queue est mort et mon corps lançoureux. »
Il frappa sur le bois du cercueil à ses pieds.



Lucas désarçonné lui tendit son épée.
- « Que fait l'homme scabieux sur les chemins scabreux ? »
- Je cherche, mon ami, un coin où inhumer,
Au loin de ces caçades, de ces jours malheureux

Feu mes rêves d'antan, feu mon amour déchu
Qui des lunettes roses et idylles ingénues
N'a laissé que des cendres. Et l'ancêtre se tut.
Lucas prit de pitié, fit de sa voix ténue

- « Dans ce cas là, mon vieux, pourquoi ne pas choisir
Quelque lopin de terre où fonder ton bercail ? »
- « Je dois faire mon deuil et les laisser mourir
Au milieu des boulots, et ce sans funérailles ?

Un clerc sera de mise à l'obscur eçerie
Qu'un père accusera de ses sermons siffleurs
Et si tu ne crois pas en l'eschatologie,
Je te prie de partir, sale oiseau de malheur »

L'adieu était abrupt et Lucas mit les voiles
La gorge encor serée de paroles amers
Cependant si le beau était de mauvais poil
Il fut réjoui d'entendre une voix familière :



- « Petit homme pourquoi as tu l'air si bouçon ? »
Bonbon le gros ourson, en coutumier de fait,
Avait le bras barré de loquets et de joncs.
Il offrait cependant un museau guilleret.

- « Bonjour à toi , Bonbon ! Dit Lucas tout sourire.
C'est une vérité. J'ai bien le cœur en peine
Mais tu n'es pas en reste, et c'est rien de le dire
Car je sens dans ta voix comme une once de haine »

- « Petit homme, je suis victime d'ironie
car ce matin encor j'étais amouraché
d'une biche au poil gris, ou plutôt grizzely
Et lorsque je baisais ses lèvres parfumées

Voilà qu'un bouc jaloux surçit en un galop.
L'animal ignorant les cornes sur sa tête
préféra me bouter à grands coups de sabots
Tandis que dans les bois s'enfuyait ma conquête.

Je préfèrai m'enfuir face à tant de rancœur
Et poursuivis ma biche, courant entre les champs,
Ce fut fort superflu, et ça me faon le cœur
Car ma mie disparut. J'ai dû manquer d'élan.



Tu sais Lucas, on peut me dire hurluberlu
Mais j'ai trouvé en elle, cette biche ingénue,
Un épaînement malsain, une source inconçue
d'un plaisir orçastique que je ne connais plus.

Ces chaines qui me peinent et les pennes de ce chêne
ne pourraient procurer en moi pareil plaisir
que ce chaçrin d'amour. Suis-je un énerçumène ?
Ma foi je ne sais pas, mais bon sanç j'aime en jouir

Sur ce Lucas Bonsoir. Et retiens bien ceci :
Si d'aventure tu venais à faire le beau
ne cherche pas querelle à l'amoureux transi
surtout si celui-ci est muni de sabot !"



Alors que des semences flottaient avec prestance
En encensant l'essence des herbes et des champs
Un encens réticent ainsi que le silence
Formaient comme une stance au refrain caressant.

Lucas vit à ses pieds le lac tant attendu
Dont les remous oisifs, la lumière laiteuse
Éclairaient de d'un feu vif les rivaçes charnus
Quand la lune timide et quelques nébuleuses

Dardaient sur les eaux troubles un éclat chimérique.
De lui se détachait les callipyçes lignes
Dessinant les contours d'un profil ançélique.
Lucas doubla le pas. Droit vers son chant du cyçne.

« Par tous les dieux voilà un spectacle onirique
Dame, tu sais, les astres ont déclaré la çuerre
Les étoiles se battent pour desiçner l'unique
La seule et la plus belle, mais elles n'ignorent çuère

Que la plus délicieuse se trouve sur la terre
Et aucune chenille aucun homme scabieux
Ne pourront m'arrêter ni ne pourront me taire
Quand au ciel j'hurlerai que je suis amoureux !

La dame détourna les yeux de son aimé
Pour observer le ciel, le rivaçe et les eaux
Lucas tout dérouté, pensant l'avoir vexé
S'approcha par son dos pour lui dire ces mots :

“Je t'en prie mon amie, pardonne mon péché
Qui fut de me lever le pied çauçhe en avant
En effet si mes mots dépassent ma pensée
C'est que mon coeur est ivre, et mon esprit dément

Et si par mon discours, j'aurais pu te blesser,
Je tordrai ces poumons pour avoir manqué d'air
Mais ces mots dans ma çorçe, qui forment un brasier
Me font souffrir mille morts si je ne les libère.”



La belle conserva un silence abyssal.
Peut-être était-ce dû à un intense émoi ?
Elle usa cependant de ses cordes vocales
Pour susurrer ces mots : “Lucas ...





Embrasse
moi



Marie-Joana et H.Yshe

Marie-Joana
et H.Yshe

ATELIER RAVAGE

Nous publions ici un exercice réalisé lors de nos ateliers. Pour cette édition-ci, **FLORIAN BANDIN** a relevé le défi, avec la contrainte suivante :

«Tenter de parodier une oeuvre classique par le travestissement du ton et du rythme».

Parodie :

Précédemment, dans Jésus et les chevaliers de l'Évangile :

Jésus, mort ressuscité à nouveau mort quitta la Terre de nouveau pour rejoindre le très haut et parfaire son entraînement pour une durée indéterminée, nombreux furent les fidèles qui lui demandèrent la date prévue de son retour, mais entre deux flashbacks émouvants, Jésus se refusa à leur répondre, leur laissant néanmoins un détail :

« Ce jour frappera telle la foudre et fuira tel un voleur. Ce sera à l'improviste pour que nul ne soit préparé. »

Nombreuses furent les tentations pour nos preux apôtres, entre les faux-messies qu'ils durent pulvériser, les tromperies et complots gouvernementaux qu'il fallut démanteler, nos bonnes âmes eurent du boulot. Mais priant selon les enseignements de leur grand maître, se rappelant leurs nombreux entraînements absolument pas stéréotypés se déroulant sous des cascades d'eau ou encore le ciel étoilé, les apôtres arrivaient enfin au bout de leurs peines, mais ça, ils devaient encore le découvrir.

Générique

Jésus : Le poing de la divine croyance

Episode 666 : La fin.

Le monde allait mal pour nos pauvres croyants. Le grand empereur Néron, conquérant de la croyance, devenait plus violent dans ses persécutions. Nul n'était à l'abri. C'était donc avec autant d'impatience que la brave populace espérait la libération promise par leur sauveur, Jésus, toujours manquant à l'appel.

Et quel tournant tragique prit cette attente quand Pierre, alias « Le rock » et Paul, « L'Évangélisateur », furent mis à mort après avoir amené les doctrines du Christ de par-delà les mers, les monts et vallées. C'était un âge sombre, durant lequel les quelques croyants, craignant Néron et ses viles attaques, durent se réfugier dans les anciennes paroles du doux Jésus.

« Souviens-toi Luc, il est ton père et le sera toujours ». Si ce n'est pour la réponse hautement négative que le jeune homme avait rendue à Jésus, beaucoup se souvenaient des tendres mots du messie véhiculant la vérité, y compris ce jeune fils de fermier.

Les mots et les pensées de Jésus parcouraient les ruelles et les allées sombres en ces temps d'autant plus ténébreux, tels des lueurs d'espairs volées aux puissants. « Puisez dans la force », « Croyez ! » ou encore « Le samedi, moitié prix sur le poisson chez Judas. Chez Judas, on ne vous trompera pas ! ». Toutes ces paroles prenaient enfin sens. Mais cela n'était...que le début.

A bientôt pour le prochain numéro
avec pour thème : «l'Hybridation»



Songe. Une nuit, perdu dans mes rêves, j'erre dans un mensonge fabriqué, tiré de mon esprit étriqué où les intrigues s'intriquent. Un canular à échelle spirituelle, une blague humaine, à la limite du réel. Un bouquet de conneries, sans doute. Pourtant, j'y crois, un peu, des fois. Je tends les mains devant moi, tâtonne ces murs factices à la recherche de la sortie, délice chimérique. Je zigzague entre des crocodiles voraces, les ennuis de ma vie matérialisés par mon cerveau et je flippe : ces risques spectraux m'effraient vraiment. Coup de foudre, je m'effondre : leurs crocs pénètrent ma chair, je tombe, frappé. Je voudrais m'échapper. Tout tremble et le décor change. Devant moi, la forêt s'enflamme, la peur me gagne, insidieuse. L'embrassement se calme soudain. Je me tiens cois, pétrifié. Egarée, l'aiguille. J'ai perdu le fil. Demain, j'aurai tout oublié.

FIN

SG -16 juillet 2016.

Crédits photographiques : Francesco Tinti Texte : Emmanuel et Rafaël Tinti

Envoyez-nous vos textes !

Nous vous remercions tous du soutien que vous apportez à Ravage et pour les magnifiques textes que nous ne cessons de recevoir !

Sans vous, nous n'existerions déjà plus !

Continuez à nous envoyer vos textes et créations artistiques/littéraires de toutes sortes nous nous ferons un plaisir de vous publier.

A bientôt pour le prochain numéro !

ravage.magazine@gmail.com

